

ARTIGOS

MISE EN SCENE D'UN DISCOURS DE RESISTANCE : *EN GUERRE* DE STEPHANE BRIZE

Mise En Scene de um Discurso de Resistência: *En Guerre*, de Stephane Brize

DOI : 10.14393/LL63-v36nEsp-2020-1

Lorella SINI*

RESUME : Nous étudierons à travers quelques scènes du film français *En guerre* de Stéphane Brizé (2018) les caractéristiques d'un certain type de discours alternatif qui pourrait se définir plus précisément comme un discours de résistance. Celui-ci est représenté dans un espace polarisé et antagonique où deux camps s'affrontent dans une stratégie discursive de rupture. Il s'exprime à travers l'ethos d'un meneur, un charisme qui est susceptible de construire une identité collective. Enfin nous proposerons quelques réflexions sur l'impossibilité du consensus qui donne lieu à l'émergence de la violence verbale, voire de la violence physique.

MOTS-CLES: Discours antagonique. Discours de résistance. Discours de rupture. Dissensus.

RESUMO: Estudaremos através de algumas cenas do filme francês *En guerre*, de Stéphane Brizé (2018), as características de um certo tipo de discurso alternativo que poderia ser definido mais precisamente como um discurso de resistência. Este é representado em um espaço polarizado e antagonico, onde dois campos se confrontam em uma estratégia discursiva de ruptura. É expresso através do ethos de um líder, um carisma que provavelmente construirá uma identidade coletiva. Por fim, ofereceremos algumas reflexões sobre a impossibilidade de consenso que dá origem ao surgimento de violência verbal, inclusive violência física.

PALAVRAS-CHAVE: Discurso antagonista. Discurso de resistência. Discurso de ruptura. Dissenso.

* Professoressa Associata – Dipartimento Filologia Letteratura e Linguistica – Università di Pisa – Italy. ORCID: 0000-0001-7425-5565. E-mail: lorella.sini(AT)unipi.it.

1 Introduction

Le film de Stéphane Brizé *En guerre* (2018)¹ s'inspire directement d'un fait d'actualité qui a alimenté le débat politique et social en France en 2015 : l'affaire de la « chemise arrachée » du DRH de Air France par des syndicalistes CGT (Confédération Générale du Travail), considéré comme un syndicat de gauche radicale antiréformiste. Le récit cinématographique met en scène un délégué syndical Laurent Amédéo (interprété par Vincent Lindon), seul acteur professionnel, menant une lutte avec ses camarades en grève – jouant parfois leur propre rôle à l'écran – contre la Direction de l'usine Perrin d'Agen qui s'apprête à fermer et à licencier tous ses salariés. Le film se présente comme un récit politique engagé dont l'objectif est de montrer sous un jour nouveau les luttes ouvrières contemporaines. La volonté de ne pas esthétiser les prises de vue, de ne pas considérer le personnage principal comme un « meneur de cinéma »², mais comme simple participant à une épopée collective – dont on devine par avance qu'elle finira tragiquement –, a été explicitement revendiquée par le metteur en scène. D'emblée, celui-ci semble vouloir théoriser sur la représentation d'une certaine réalité au cinéma, qui serait jusqu'alors passée sous silence. En effet, la fiction revendique ici paradoxalement la fonction et la valeur d'un témoignage direct, là où le reportage journalistique, au contraire, ne montrerait, affirme-t-il, qu'une vérité biaisée par la doxa d'un discours dominant³. C'est ce qui confère un caractère authentique à ce long métrage et qui nous autorise à considérer les dialogues dont nous allons traiter comme une représentation relativement fidèle de faits réellement advenus dans la « vraie » vie.

Nous nous intéresserons tout particulièrement à certains échanges restitués à l'écran et situés dans le cadre de ce qu'on appelle les tables de négociation, entre le groupe des salariés en grève de l'usine Perrin d'Agen et la partie adverse, c'est-à-dire le Directeur administratif et

¹ Les dialogues que nous reportons sont tirés du scénario du film publié dans le numéro spécial de la revue *L'avant-scène cinéma*, n. 658, 2018.

² “Entretien avec Stéphane Brizé”, *Avant-Scène cinéma*, *cit.*, p.4-13, p.11; S. Brizé insiste bien sur cet aspect lors de la Conférence de presse après la projection du film au festival de Cannes 2018 : “Vincent Lindon est l'élément de fiction, [...] la légitimisation de la fiction pour venir éclairer ce réel auquel on n'a pas accès dans le reportage [journalistique]”, [<https://www.youtube.com/watch?v=Fp9sVNSYbjY>, consulté le 31-01-2020].

³ “ [...] montrer aux spectateurs que derrière l'information qu'ils reçoivent dans leur téléviseur, il y a une autre réalité cachée”. (“Entretien avec Stéphane Brizé”, *Avant-Scène cinéma*, *cit.*, p.4-13, p.9)

financier (DAF), la Directrice des Ressources Humaines (DRH) et, plus tard, le PDG du groupe industriel de la multinationale Dimke : M. Hauser, un Allemand francophile, comme il aime à le répéter. C'est dans ces quelques extraits, des scènes qui sont à la fois cadre et processus, que nous tenterons d'identifier les caractéristiques du discours de résistance.

Mais il nous faut au préalable en rappeler une définition. La résistance, nous dit le *Trésor de la Langue Française*, est tout d'abord un terme utilisé, dans son sens concret, en mécanique ou en biologie. Mais en référence avec un être animé, la résistance indique d'abord sur le plan physique, une énergie qui permet de supporter une agression et, si l'on y ajoute le plan moral, elle consiste en une « défense [ou une] riposte par la force à un adversaire, à un ennemi qui a déclenché les hostilités ». Par ailleurs, le droit de résistance à l'oppression est inscrit dans la déclaration des Droits de de l'Homme, une oppression généralement interprétée comme émanant d'un pouvoir arbitraire. Ainsi, dans l'Histoire de France de la Seconde Guerre Mondiale, les Résistants se sont organisés pour combattre l'occupant allemand et défendre la République démocratique ; de même, en 68, les étudiants entendaient résister contre les forces de l'ordre et la répression policière. Notons également cette intéressante définition de François Marcot qui associe de manière intrinsèque résistance et action dans les mouvements de Libération de la Résistance française :

Résister, c'est réagir. On ne peut qualifier de résistance un sentiment ou une réflexion intellectuelle. On ne résiste pas « dans sa tête », la résistance est une action. (MARCOT, 1997, p. 21)

Et c'est bien dans l'action, au sens plein du terme, que se manifeste, dans le film de Brizé, le discours de résistance du camp des ouvriers de l'usine menacée de fermeture. Nous nous proposons d'analyser quelques interactions où les deux camps opposés s'affrontent, en adoptant les outils de l'analyse du discours. A partir de ces éléments, nous relèverons les ressorts de l'argumentation polémique, voire du dissensus, en particulier les modalités linguistiques qui caractérisent une opposition de résistance, qui n'est pas une opposition d'attaque mais bien une opposition de défense. Nous tenterons d'analyser comment se construit ou se déconstruit ce dialogue de sourds, en particulier comment une discussion peut bifurquer dans la violence verbale puis dans l'expression exacerbée de l'action collective qui est une forme ultime de résistance. Tous ces épisodes sont animés par la prestation du

protagoniste principal, Laurent Amédéo, délégué syndical qui s'efforcera d'exhorter au combat, par la construction d'un éthos de meneur qui sera déterminant dans la mobilisation collective.

2 Des espaces scénographiques clivés

Dès les premières minutes du film, nous assistons à une double représentation du conflit social en question, l'une étant le contrepoint de l'autre : celle de la chaîne d'information française en continu BFMtv et celle de la réunion du comité d'entreprise où les syndicalistes, essentiellement Mélanie et Laurent Amédéo (Vincent Lindon) discutent de l'avenir de l'usine avec le directeur, M. Borderie, et le Directeur Administratif et Financier. A travers ces deux scénographies (dans le sens de MAINGUENEAU, 1998), le metteur en scène problématise deux visions de la réalité. La première est formatée par le récit routinier et policé des chaînes d'info qui donnent à voir les éléments choisis et découpés dans le flux du réel, les plus spectaculaires et, selon leur point de vue, les plus significatifs, du conflit social en cours. La seconde scénographie, consécutive à la première, se déroule dans le huis-clos de la table de négociation dont aucun regard extérieur ne rend jamais compte publiquement, mais que la caméra de Stéphane Brizé a tenu à observer (à enregistrer) et ce, sans habillage esthétique. Ce qui nous est proposé dans cette première scène, c'est un point de vue alternatif au discours doxique des médias : « la dramaturgie éclaire ce que le reportage ne montre pas » déclare le metteur en scène. En effet, alors que leurs prises de parole sont éminemment politiques, celles-ci se déploient ordinairement dans les coulisses de l'espace public, auxquelles le citoyen n'a étonnamment jamais accès. Nous pouvons donc dire, à partir de ces premières remarques, que le metteur en scène a voulu distinguer deux réalités opposées : d'une part des faits dans leur surexposition médiatique mais dont la représentation est comme désincarnée et, d'autre part, un processus de négociation confidentielle, avec la mise en scène houleuse de la dynamique des rapports de force en présence. Autrement dit, c'est le monde des invisibles que l'on veut nous donner à voir, pour contrecarrer en quelque sorte l'imposition d'un « ordre du discours » officiel et formaté.

Le discours de résistance peut être interprété comme un discours mettant en lumière – voire dénonçant – des faits passés sous silence mais dont la force performative peut être

explosive. Le discours de résistance doit donc beaucoup au parti pris du metteur en scène explicitement assumé, comme l'est son engagement politique, dans le sens large du terme.

3 La stratégie discursive de la rupture

Dans cette première scène, il n'est déjà plus question de négociation avec la Direction puisque l'usine Perrin s'apprête à fermer et à jeter sur le carreau ses 1100 salariés. Après un accord précédent selon lequel ils acceptaient de travailler 40 heures par semaine payées 35 pour sauver leur emploi, les représentants syndicaux sont venus discuter avec la partie adverse sachant qu'ils allaient participer à la réunion de la dernière chance. Il s'agit donc d'une confrontation où les interventions des uns et des autres frôlent parfois l'altercation, dans une montée en tension perceptible tout au long de la scène.

Nous allons analyser ci-dessous cette même scène où l'enjeu de la discussion nous est présenté et où les échanges évoluent dans une progression dramatique qui culmine dans la rupture finale (ici le début et la fin de la scène) :

Laurent (Amédéo) : Non, non, non, vous allez l'entendre, vous allez l'entendre ! qu'une entreprise qu'a fait 17 millions d'euros de bénéfices l'année dernière. Allez leur expliquer qu'ils vont perdre leur travail parce que l'usine n'est pas assez compétitive.

Le DAF : Notre taux de marge l'an passé, c'est 3,8%. Les objectifs du groupe en termes de marges... c'est 7%. Il y a un moment où moi je ne sais pas faire de bilan financier avec des taux de marges pareils !

[...]

Laurent : Vous vous étiez engagé, Monsieur Borderie, à protéger notre emploi, pas un an, pas deux ans, pas trois ans, pas quatre ans, au moins cinq ans ! Et on devait se revoir au bout de cinq ans, à l'issue de ces cinq ans, pour voir si on maintenait ou pas l'accord pour continuer. Nous, on tient nos promesses ?

M. Borderie : Oui

Laurent : Nous, les salariés, on tient nos promesses, est-ce que vous, vous tenez votre parole, vous ?

M. Borderie (Directeur) : Oui, le groupe a tenu ses promesses d'investissement. Il les a faits... Les machines ont été livrées...

Laurent : Non, non, non, je vous demande si vous tenez votre parole. Moi, ce que je vois, c'est qu'on a signé un accord. On a tenu notre promesse et vous ne tenez pas votre parole, vous et le groupe.

M. Borderie : écoutez, je crois que je vous ai exposé le plus clairement possible la situation.

Laurent : Les choses sont extrêmement simples. Ou vous tenez votre parole et on reprend le travail. Ou vous ne tenez pas votre parole, vous ne tenez pas l'accord que vous avez passé et on continue à bloquer la production et le stock...

La DRH : écoutez...

Laurent : Non mais c'est sans appel !

Ce qui est représenté ici, c'est un dialogue de sourds entre deux parties adverses irréconciliables, entre la Direction qui se retranche dans la résignation ou dans la soumission aux lois du marché et les salariés, par la voix du représentant syndical Laurent Amédéo, qui exige péremptoirement des comptes aux responsables de l'entreprise jusqu'à la rupture finale. Ce discours peut être qualifié de discours de résistance puisqu'il constitue une riposte d'abord ferme voire violente, au non-respect des accords d'entreprise qui actaient des concessions salariales en échange de la sauvegarde des emplois. A aucun moment, de la part des salariés, on ne fait transparaître une intention bienveillante qui serait celle du dialogue, de la négociation, de la gestion de la crise. Il s'agit ici d'un face à face initialement agonique entre des adversaires dans une sorte d'équilibre des rôles (« on tient nos promesses, est-ce que vous, vous tenez votre parole ? ») qui se transforme aussitôt en véritable antagonisme où le contrat énonciatif est délibérément rompu puisque les intérêts des uns ne sauraient coïncider avec les intérêts des autres. Si l'agonisme configure une relation où se confrontent des adversaires politiques pour arriver à un accord possible et souhaitable, le conflit antagonistique, quant à lui, se situe non pas dans la délibération mais dans un affrontement violent entre ennemis déclarés (pour les concepts d'agonisme et d'antagonisme voir Mouffe 2016).

Du point de vue de l'analyse de l'échange entre ces deux parties, nous relevons que le représentant syndical, Laurent, monopolise la parole et accule ses opposants en les assaillant de questions dont il connaît par avance les réponses : « est-ce que vous tenez votre parole ? » suivi de « je vous demande si tenez votre parole ». Les deux camps se partagent un espace interlocutif que le protagoniste principal n'a de cesse de scinder. C'est ce que révèle l'usage des pronoms nous/vous dans des constructions symétriques en miroir où le « vous » est le reflet négatif du « nous ». En effet, l'usage martelé de la négation : « vous ne tenez pas votre

parole », « vous ne tenez pas l'accord que vous avez passé », ainsi que la présence répétée du morphème négatif « non » en amorce d'intervention, a pour effet d'évacuer hors du champ interlocutif la personne à qui l'on s'adresse et de valider l'ultime rupture définitive qui est, dit Laurent Amédéo, « sans appel ». Nous reconnaissons dans ce dispositif énonciatif une rhétorique de la coercition (Burgess 1973) où la menace est destinée à accélérer une prise de décision rapide de la part de la Direction en faveur des salariés. C'est pourquoi, pensons-nous, le discours de résistance a partie liée – tout au moins dans ce cas de figure – avec un discours de radicalité.

4 De l'éthos du porte-parole à l'éthos collectif

L'éthos de Laurent Amédéo, le porte-parole syndical de l'entreprise, influe de manière significative dans la mise en scène discursive du conflit, en l'occurrence du discours de résistance. L'éthos peut être mis en évidence dans un certain nombre d'éléments discursifs ou prédiscursifs que sont les caractères comportementaux, les attributs psychologiques ou sociaux que l'on peut conférer à un orateur, identifiables, entre autres, dans ce qu'on appelle la réputation (entre autres AMOSSY, 2010). Etant le porte-voix légitime de ses compagnons de lutte (puisqu'il a le statut d'élu syndical), il construit un éthos de meneur. Il endosse le rôle d'une figure emblématique des luttes ouvrières, telles qu'on les a connues en France au tournant des années 2000, au moment où des régions entières ont subi une désindustrialisation massive, entraînant une montée du chômage irréfrenable. Cet éthos de chef combattant se construit en partie sur son caractère charismatique (au sens de Weber), sur une autorité naturelle qui réside dans sa « filiation ». En effet, le patronyme d'origine italienne « Amédéo » (ou plutôt « Amedeo ») renvoie, dans la mémoire collective, à l'histoire de l'immigration de l'après-guerre où de nombreux Italiens sont venus travailler en France dans les mines de Lorraine. Bénéficiant des progrès sociaux des Trente Glorieuses, cette deuxième génération d'immigrés dont le personnage principal, à notre avis, fait partie, a validé la promesse de bien-être de l'Etat social. Son prénom « Laurent », correspondant à l'italien « Lorenzo », est également un prénom très fréquent dans ces familles italiennes, et son adaptation française en « Laurent » n'est qu'une preuve supplémentaire de leur volonté d'intégration et de l'espoir de rédemption sociale qui les animaient. Or ils sont aujourd'hui les

laissés-pour-compte de la mondialisation. Laurent Amédéo porte en lui les stigmates de cette histoire ouvrière non reconnue, cristallisée par la bataille qu'il décide de mener, même si celle-ci est sans doute perdue d'avance. Il s'agit là d'un éthos prédiscursif ou éthos préalable au discours du personnage en tant que tel, dont le charisme naît d'une légitimité et d'une autorité que le groupe des employés et ouvriers de l'usine lui reconnaît (CHARAUDEAU, 2015).

C'est à travers ses discours, dans un éthos dit (entre autres MAINGUENEAU, 2014), qu'Amédéo s'efforce de construire une identité collective, là où certains – le système néolibéral, les représentants de la multinationale – s'évertuent à l'émietter.

Ainsi, au sein du groupe qu'il représente, il tente de ressouder les consciences d'abord en recadrant un salarié qui a insulté une Directrice des Ressources Humaines :

Laurent : Bats-toi intelligemment ! [...] On te dit : pas d'insultes avec la Direction. Et on n'a pas envie de passer pour des crétins, ils n'attendent que ça !

C'est l'importance d'un raisonnement rationnel dénué de pathos qui est mis en avant ici et présenté indirectement comme une garantie de réussite du mouvement social, en tout cas dans la phase où une issue positive est encore envisageable. L'irruption de la violence verbale et des réactions incontrôlées serait immédiatement sanctionnée par une perte de légitimité sur la table des négociations. Il s'agit de ne pas mettre en contradiction d'une part, un éthos montré, c'est-à-dire un comportement discursif maîtrisé, adopté publiquement par la masse des salariés et, *a fortiori*, par leur porte-parole et, d'autre part, l'éthos dit qui laisse parfois entrevoir dans les dérapages verbaux l'exaspération de certains membres, menaçant en cela la cohésion du groupe (ORKIBI, 2016).

Quelques séquences et quelques mois plus tard, le conflit s'enlise, et des failles apparaissent dans les positionnements à l'égard des revendications : négocier une indemnité de départ la plus élevée possible (dans leur jargon la « supra-légale ») ou s'engager dans un combat jusqu'au-boutiste dont la finalité serait la sauvegarde des emplois de Perrin Industries ? Amédéo clôture la scène par une longue intervention qui a pour but de remotiver les troupes :

Tout ce que je vois, c'est qu'on a signé un accord avec la direction il y a deux ans et voilà, ils nous ont trahis, ils ont pas tenu leur parole, qu'on s'est fait enfler tous ensemble. Tous ensemble on s'est fait enfler ! Et là c'est tous

ensemble qu'il faut qu'on se batte ! Tous ensemble ! Parce que sinon l'usine elle est fermée, c'est terminé. T'auras plus jamais de travail, toi ! Toi non plus, plus jamais de travail ! [...] Tu vas faire quoi quand tu vas te réveiller le matin, Bruno ? Hein ? Tu vas faire quoi de ta carcasse comme ça, là ? Tu vas faire quoi ? Y a plus un boulot à cinquante kilomètres à la ronde. [...] Je me bats pas juste pour ma gueule, je me bats pour tout le monde ! Pour qu'on conserve notre travail. Je me bats pour un chèque mais pas la supra-légale. Un chèque qu'on va toucher à la fin de chaque mois ! C'est pour ça que je me bats ! C'est pour ça que qu'on doit se battre ! C'est pour ça que vous devez vous battre tous ensemble ! On doit tous être ensemble ! Parce que quand elle va fermer l'usine... ça sera terminé. Entendez-le le mot : Ter-mi-né.

Amédéo tente ici de réajuster une image de soi – ce que R. Amossy (2010) appelle un retravail de l'éthos – qui vient d'être entachée par des attaques *ad hominem* où on lui reproche de jouer un jeu dans son intérêt exclusif, donc de manquer d'honnêteté (l'*aretê*, l'une des trois composantes de l'éthos selon Aristote⁴). En effet, contrairement à nombre de ses camarades, il n'est pas soutien de famille et n'a donc pas besoin de « payer la cantine des gosses » lance, dans une invective, un collègue qui ne partage pas sa stratégie. Le discours de persuasion que nous avons reproduit ci-dessus cherche à recréer un consensus entre les salariés, qui est la condition *sine qua non* du succès de leur mouvement. Les modalisations véhiculées par la tonalité agressive des propos tels que les reproches déguisés en questions rhétoriques, les interpellations brusques et directes par des termes d'adresse comme « toi », les mises en relief (« c'est pour ça »), ainsi que l'expression assénée six fois, haut et fort, « tous ensemble » en cri de ralliement, sont à même de ressusciter une mobilisation chorale. L'accélération du rythme et la montée en tension des dernières phrases énoncées, par le truchement du passage du « je » (« je me bats ») au « on » inclusif (« on doit se battre ») puis au « vous » à visée interpellative (« vous devez vous battre ») accompagnent une injonction, celle de la modalité déontique du verbe « devoir ». Il paraît difficile de se soustraire à cette dernière car l'argumentation proposée repose sur un choix qui n'en est pas un : continuer le combat et peut-être gagner la bataille des emplois ou perdre à jamais les moyens de faire vivre sa famille.

Nous le voyons, le discours de résistance convoquerait donc la construction discursive de l'éthos charismatique du leader, capable de (re-)mobiliser une foule solidaire de partisans,

⁴ Les deux autres étant la *phronesis* (le bon sens) et l'*eunoia* (la bienveillance) ;

par l'appel à transformer un sentiment d'injustice en force agissante. En cela, cet extrait s'apparente à un discours épideictique où l'orateur s'efforce de créer une communion basée sur des valeurs partagées. De ce point de vue, les caractéristiques du discours de résistance nous semblent proches de celles du discours politique en général, dont les finalités sont de persuader un auditoire par les émotions qu'il suscite.

5 Le discours de résistance : un discours contre l'illusion du consensus

Nous postulons que le discours de résistance est un discours qui entérine un antagonisme de fait entre deux parties adverses, inconciliables. Là où la direction s'évertue à prôner le consensus, les salariés n'ont de cesse de s'en désolidariser pour constituer un groupe d'opposition radicale susceptible d'enclencher un renversement des rapports de force. C'est ce qui apparaît dans plusieurs séquences dont celle-ci qui met en scène deux espaces discursifs au sein desquels chaque partie doit clairement assumer sa position. Mélanie, l'une des représentantes syndicales, affronte la Direction. Elle se dresse, discursivement parlant, contre elle lorsque M. Borderie, le directeur, tente d'amenuiser les tensions par des stratégies inclusives, à travers ce « on » indifférencié soutenu par l'indéfini « tous ». Dans l'échange reporté ci-dessous, ce « on est tous » est violemment rejeté par Mélanie (l'autre déléguée syndicale) qui délimite au contraire la frontière entre deux identités collectives catégorielles :

M. Borderie : Je m'excuse mais il faut bien comprendre qu'aujourd'hui il n'y a pas d'un côté les salariés, de l'autre côté la direction, on est tous sur le même bateau, vous comprenez ça ?

Mélanie : En tout cas, si on est dans le même bateau, Monsieur Borderie, sachez que nous, on est dans la couchette du bas avec les rats et la merde, là, et vous, vous êtes dans celles du haut.

M. Borderie : Parlez comme il faut... s'il vous plaît, Madame Rover

Mélanie : Non je ne parle pas comme il faut. Et vous allez pas me calmer maintenant !

Mélanie adopte le registre de la polémique qui met en œuvre bien plus qu'une polarisation, une dichotomisation entre deux groupes antagonistes, deux identités sociales aux intérêts divergents (AMOSSY, 2014, p. 61). La métaphore lexicalisée « on est tous sur le même bateau » est perçue comme un affront au regard de la situation réelle et tragique auxquelles les salariés, et potentiellement futurs chômeurs, doivent faire face. Mélanie remotive la

métaphore, pour mieux la déconstruire et replace l'enjeu politique dans les termes du conflit de classes : la première classe des nantis, celle « du haut » contre la classe « du bas », celle des miséreux, assimilés à l'espèce animale (« les rats »), et à l'immonde (« la merde »). On relève ici un décrochage du registre énonciatif où l'on passe d'un langage courtois et convenu à des propos agressifs ou outranciers, axiologiquement dépréciatifs après disqualification des propos de l'Opposant (MAINGUENEAU, 2008). Cet acte perlocutoire qui a pour effet de mettre fin à la tentative de conciliation est l'expression d'un sentiment d'exacerbation incontrôlable où les arguments du logos s'épuisent et laissent la place au pathos.

Plus tard, lorsque les ouvriers de l'usine Perrin obtiennent enfin une entrevue avec le PDG de la firme, M. Hauser, celui-ci expose ses « raisons » dans un français surveillé, un discours linéaire et articulé sans marques axiologiques particulières ni tonalité marquée. Cette posture détachée de surplomb contraste d'autant plus avec le style communicatif haché du protagoniste principal, toujours prêt à l'attaque verbale :

M. Hauser : Monsieur Amédéo, y a pas question de centaines de salariés, y a question de 140.000 salariés du groupe Dimke dans le monde dont j'ai la responsabilité ...

Amédéo : ...Dont vous vous foutez, moi je vous parle de centaines que vous allez faire crever, voilà de quoi je vous parle, moi !

M. Hauser : Refuser de voir la réalité de ce marché revient en réalité à vouloir un autre monde, vivre dans un autre monde ; et bien vous m'en voudrez pas mais moi je vis pour ma part dans le monde qui nous entoure, dans notre monde, et je vis, j'applique les règles de ce monde.

Cette dernière intervention dans la bouche du PDG M. Hauser, entérine l'irréductibilité de l'antagonisme. Aucun discours alternatif n'est possible puisque « il n'y a pas d'alternative » – nous dit la doxa du discours économiste – au système néolibéral et aux lois du marché. Du reste, le film de Stéphane Brizé devait initialement s'intituler *L'autre monde*, ce qui nous induit à penser que son intention était effectivement de proposer au public un contre-discours au discours dominant, celui qui défend les principes hégémoniques du capitalisme triomphant. Ce discours manquant que le metteur en scène entend reconstituer ou même restituer à l'arène publique, vise au contraire à rétablir une reconnaissance légitime des « sans », ces sans-culottes modernes, protagonistes d'une nouvelle événementialité (GUILHAUMOU, 1998).

Nous voyons bien que dans un tel contexte, la confrontation discursive entre des opinions différentes serait tout à fait déplacée ou inopérante. La délibération étant évacuée, c'est la violence verbale qui s'impose d'elle-même. Lorsque la confrontation agonistique « qui vise à une quête commune sinon de la vérité du moins de la solution la plus raisonnable » (AMOSSY, 2014, p. 20), n'est plus viable, alors c'est une forme d'antagonisme qui prend place. Dans la dichotomisation nous/eux, ce n'est pas l'adversaire que l'on désigne (confrontation agonistique) mais bien l'ennemi absolu (confrontation antagonistique ; voir MOUFFE, 2004, 2016). Non plus un tête-à-tête où il est possible d'instaurer un dialogue pour aboutir à un consensus, mais un corps à corps qui incarne une violence physique bien présente dans le film de Brizé dont le titre *En guerre* est sans équivoque au regard du sens qu'il faut conférer à son récit. Si une grande partie du film est consacrée à rendre le témoignage des discussions entre parties adverses, d'autres épisodes également nombreux submergent les spectateurs par la présence massive et bruyante des corps qui battent le pavé, crient en chœur, affrontent physiquement les forces de police. Là où la délibération est empêchée, le dissensus prend la forme d'une violence verbale et physique qui est aussi une forme de résistance (mais dans un au-delà du discours).

6 Remarques conclusives

Le discours de résistance que nous venons d'illustrer se construit dans un double processus. En effet, celui-ci est d'abord explicitement revendiqué par le metteur en scène du film, Stéphane Brizé, dont la posture artistique se situe clairement dans un contre-discours qui entend « défier le discours des puissants », en restituant une parole vraie à ces sans-culottes modernes (selon le mot de Guilhaumou). Cette vérité s'exprime, conséquemment, tout au long de la narration filmique dans la mise en place de scénographies, où l'on assiste à des confrontations entre partenaires sociaux, puis à de véritables affrontements entre les deux parties antagonistes : la Direction d'une part, et les salariés en lutte pour garder leur emploi, d'autre part. Ces différentes configurations interactionnelles sont animées par la figure du protagoniste principal, Laurent Amédéo, qui se présente dans un premier temps comme le garant d'une parole rationnelle et le garant de la réussite collective du mouvement. Incarnant l'éthos du meneur, il représente une identité collective à travers un discours qui évolue au fur

et à mesure que l'espoir d'une issue positive s'amenuise. On passe alors d'un discours agonique des tables de négociations à un discours antagonique plus radical : le discours de résistance devient alors un discours contre l'illusion du consensus. L'instauration d'un rapport de forces entre deux parties irréconciliables, irréductiblement antagoniques qui engagent un dialogue de sourds, a pour conséquence un abandon du discours rationnel qui débouche finalement sur une rupture discursive entre les deux camps en présence. Le discours de résistance véhicule alors des tensions incontrôlables qui ne demandent qu'à s'exprimer par une violence verbale et, au-delà même du discours, par des actes de démonstration de force physique.

Références

- AMOSSY, R. **La présentation de soi – Ethos et identité verbale**. Paris : PUF, 2010. DOI : <https://doi.org/10.3917/puf.amoss.2010.01>.
- AMOSSY, R. **Apologie de la polémique**. Paris : PUF, 2014. DOI : <https://doi.org/10.3917/puf.amos.2014.01>.
- BURGESS, P.G. Crisis rhetoric: Coercion vs Force. **Quarterly Journal of Speech**, n. 59, p. 61-73, 1973. DOI : <https://doi.org/10.1080/00335637309383154>
- CHARAUDEAU, P. Le charisme comme condition du leadership politique. **Revue française des sciences de l'information et de la communication**, n. 7, 2015. DOI : <https://doi.org/10.4000/rfsic.1597>.
- GUILHAUMOU, J. **La parole des sans – Les mouvements actuels à l'épreuve de la Révolution française**. Paris : ENS éditions, 1998.
- MAINGUENEAU, D. **Analyser les textes de communication**, Paris : Dunod, 1998.
- MAINGUENEAU, D. Les trois dimensions du polémique. In : GAUDIN-BORDES, L. ; SALVAN, G. (éds.). **Les registres – Enjeux stylistiques et pragmatiques**, Louvain-la-Neuve : Bruylant-Academia, 2008. p. 109-120.
- MAINGUENEAU, D. Retour critique sur l'éthos. **Langage et société**, n. 149, 2014. p. 31-48. DOI : <https://doi.org/10.3917/lis.149.0031>.
- MARCOT, F. Pour une sociologie de la Résistance : intentionnalité et fonctionnalité. In : PROST, A. (éds.). **La Résistance, une histoire sociale**. Paris : Les éditions de l'Atelier, 1997. p. 21-42. DOI : <https://doi.org/10.2307/3779346>.
- MOUFFE, C. La politique et la dynamique des passions. **Corpus**, n. 45-46, p.179-192, 2004. DOI : <https://doi.org/10.3917/rdes.045.0179>.
- MOUFFE, C. **L'illusion du consensus**. Paris : Albin Michel, 2016.
- ORKIBI, E. Peuple et ethos collectif dans la rhétorique de l'action collective : l'exemple du mouvement de l'été 2011 en Israël. **Exercices de rhétorique**, n. 7, 2016. DOI : <https://doi.org/10.4000/rhetorique.469>

Recebido em: 25.11.2019

Aprovado em: 05.02.2020